

Les Films d'ici présentent



UN AMOUR (roman)

un film de **Richard Copans**

avec la voix de Dominique Blanc
musique de Michel Portal et Vincent Peirani

SORTIE NATIONALE 25 MARS 2015



REGION
MIDI-PYRENEES

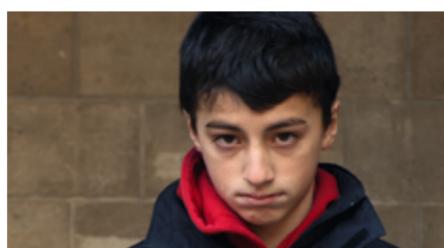
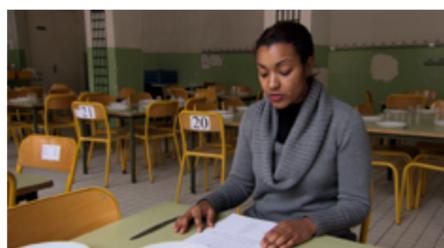
REGION
NORMANDE

CNC

EUROPA
DISTRIBUTION

SDI

shellac



ENTRETIEN AVEC

RICHARD COPANS

Comment est né le projet du film ?

En 2003, j'ai réalisé un premier long métrage, *Racines*, dans lequel je parlais à la recherche des origines de mon père, américain, fils d'immigré juif lituanien et de ma mère, brouillée avec sa propre famille à Soissons. On peut dire que ça a été le point de départ de mon « roman familial ». A la suite de ce film, France Culture m'a contacté pour faire un documentaire radiophonique. J'ai proposé un scénario sur le rôle de mon père, lors du débarquement américain en Normandie, du jazz, et de la diffusion en France de la culture américaine (*Sim Copans a animé une émission de jazz à la radio pendant trente ans et créé le Festival de jazz de Souillac, ndlj*). Je voulais utiliser les lettres d'amour que mon père avait écrites en juin/juillet 1944. Ma mère n'a pas voulu que je les utilise. Elle les trouvait trop intimes. J'ai abandonné le projet.

Quand ma mère est morte en 2006, l'envie de raconter leur histoire est revenue. Une manière de faire le deuil sans doute. L'envie de désobéir et d'utiliser les lettres. Mais le plus fort c'était ce désir de raconter une histoire d'amour, intime, presque banale, dans la Grande Histoire. Le film montre comment leur liaison va se construire, se défaire et se renforcer au contact d'événements historiques – la guerre d'Espagne, la Seconde Guerre mondiale, la lutte contre le nazisme, etc – pour former une épopée à la fois politique et intime. Leur amour se renforce dans leurs choix politiques et leur engagement.

Un amour exhume la correspondance amoureuse de vos parents. Qu'avez-vous ressenti en lisant ces lettres tendres et parfois érotiques ?

Une partie des lettres étaient déjà « publiques ». Utilisées par le festival de jazz de Souillac, ou publiées par l'association des américanistes dans un hommage à mon père paru en 2000. Mais le versant amoureux, intime, sensuel était gommé. Quand je les ai relues, cela m'a bouleversé. Une belle langue, un amour puissant. Mes parents nous ont toujours, à mon frère et à moi, parlé de leur romance, devenue familière : la jeunesse de ma mère à Soissons, son emploi à la librairie Gallimard, la traversée paternelle de New York à Paris grâce à l'obtention d'une bourse universitaire, leur coup de foudre en mai 1939 à Chartres, via un organisme rattaché au Front populaire... La légende familiale était cristallisée dans une continuité de scènes et de choix.

Vous brossez le portrait d'une époque : le militantisme de gauche, les manifs anti-Franco, une jeunesse politisée, la guerre...

Je voulais filmer l'engagement. Mon père était un sympathisant communiste, militant d'extrême gauche. Ma mère avait gardé une rage contre son milieu d'origine, qui lui avait interdit d'étudier. Elle était sans doute une sympathisante du PCF, votant religieusement pour le PCF jusqu'à sa mort, tout en regrettant pudiquement des « erreurs ». Elle avait été investie dans les associations d'éducation populaire nées du Front Populaire. Mes parents ont été les parrains de deux enfants réfugiés espagnols. Leur engagement contre le fascisme franquiste était indissociable de leur amour. Ils le revendiquaient. En un sens, je peux dire que je suis un enfant de la guerre d'Espagne !

Votre père était-il un agent double ?

Quand, au début du tournage, je lance une recherche dans les archives du FBI, je suis convaincu qu'il y a un dossier de surveillance sur mon père. En tant que militant

communiste, c'est sûr que mon père était fiché avant la guerre par l'organisme qui avait précédé le FBI. Il avait aussi raconté ses engueulades avec des agents de Mc Carthy à l'ambassade américaine en 1953. Mais le FBI a répondu qu'il n'y avait rien dans son dossier. J'étais déçu : un des fils du scénario s'effondrait. Et puis je me suis souvenu de ces dîners avec un attaché d'ambassade soviétique au début des années 60. C'est un peu léger comme indice... Ce qui est sûr c'est que, pendant la guerre, il a fait partie des services psychologiques de l'OSS, l'ancêtre de la CIA. Les États-Unis avaient besoin d'agents en France pour faire accepter la présence de l'armée américaine. Les américains étaient certes les libérateurs mais non sans dommages : il y a eu des bombardements, des fermes détruites, beaucoup de morts. Il était le communicant sympathique de l'armée américaine. Parlant français.

Un amour entremêle plusieurs formes : film d'archives, enquête au présent, voyage initiatique, ainsi que des passages entièrement fictionnés... Comment êtes-vous arrivé à cette construction ?

J'ai débordé écrit une trame purement documentaire. Celle-ci consistait à partir sur les traces de mes parents en revisitant les lieux où ils étaient allés, en rencontrant des personnes réelles d'aujourd'hui, et en ponctuant ce trajet d'archives familiales. J'avais toute la matière documentaire nécessaire mais une dimension manquait au film, un élément plus cohérent, une ligne dramatique solide. C'est alors que Serge Lalou, mon ami et associé, m'a suggéré de faire appel à un écrivain pour écrire le récit de cet amour. J'ai mis du temps à arriver à Marie Nimier. Je lui ai remis une première mouture pointant des repères chronologiques, quelques documents, en la laissant libre d'écrire ce qu'elle voulait. Quelques semaines plus tard, Marie m'a envoyé un texte qui m'a complètement tétanisé : ce n'était plus mes parents ! Simon et Lucienne étaient devenus les héros d'une nouvelle romanesque, d'un récit fictionnel.

SYNOPSIS

À partir de leur rencontre à Chartres en 1939, l'histoire d'amour de Lucienne, vendeuse chez Gallimard, et de Simon, étudiant américain. Un amour sur fond de Grande Histoire, la fin de la guerre d'Espagne, la guerre contre le nazisme. Une histoire qui fait des allers-retours entre la France et l'Amérique. Lucienne et Simon, devenus personnages de fiction sous la plume d'un écrivain, Marie Nimier... mes parents.

Que vous a apporté cette collaboration avec la romancière Marie Nimier ?

La raison d'être du texte, c'était d'abord de mettre des mots sur la sensualité, la tendresse, la maladresse, le désir. Les photos, les témoins, c'est bien, mais pour raconter une histoire d'amour, il faut mettre des mots sur les corps. Marie Nimier a permis de mettre à égalité fiction, faits réels et légende familiale. Son regard extérieur a offert un échappatoire à l'injonction biographique. Je ne souhaitais pas dire la vérité mais « ma » vérité sur un pan de ce roman familial. J'ai été si convaincu par son travail que j'ai eu, à un moment, la tentation de transformer la totalité du film en fiction. J'ai même contacté Jeanne Moreau qui, fort heureusement, m'a magnifiquement envoyé balader ! Je suis donc revenu au projet de départ d'une forme impure - mélange de vérités documentaires et d'un récit imaginaire, basé sur des anecdotes plus ou moins bien transmises, de fantasmes et des interprétations.

Et le travail avec Dominique Blanc qui prête sa voix au film ?

Ce choix s'est imposé tout de suite. C'est une grande actrice dont je connaissais le travail au théâtre et au cinéma. J'avais été bouleversé par son interprétation de *La Douleur* de Marguerite Duras, mis en scène par Patrice Chéreau. C'était bouleversant, puissant, très juste. J'aimais que sa voix, me semble-t-il, n'ait pas d'âge. Elle a aimé la proposition et le texte que Marie Nimier avait écrit pour qu'il soit dit à voix haute, pas seulement lu.

Le film traverse de nombreux lieux, de Paris à la Dordogne, en passant par Chartres, Le Havre, les États-Unis... Combien de temps a duré le tournage ?

J'ai mis plus d'un an à tourner ces images. Par petites séquences. Une par une, incapable d'affronter un travail en continu. Un jour à Chartres. Quatre jours en Normandie. Une toute petite équipe. Un plan de travail dicté par des lieux. C'était une des manières

de lire l'histoire de Lucienne et Simon. Des lieux qui marquent des étapes : une librairie, un bateau, la Bibliothèque Nationale, une chambre de bonne, etc... Une géographie. Des lieux que j'ai envie de filmer, des lieux qui incarnent chaque moment. Je filme moi-même, c'est mon premier métier, un désir d'image toujours aussi grand. Pas de lumière. Affronter chaque situation le plus directement possible. Le moins de technique possible. Il faut à la fois rencontrer une personne, parler avec elle, lui donner confiance, lui donner envie de donner son image, la mettre en scène et la filmer, gérer la lumière, le décor et la présence, sans parler de la batterie, du point et du diaphragme. Au son, une personne : mon fils aîné, qui est ingénieur du son. Ma compagne assurait la direction de production. On peut appeler ça un film de famille !

Votre trajet est émaillé de rencontres qui donnent naissance à des portraits touchants, comme cette femme rabbin à New York, ou ces enfants de la Casa De Espana...

En allant sur ces lieux, je ne savais jamais ce que j'allais trouver. On a croisé à chaque fois des personnages formidables. Ils sont là parce qu'ils ont aujourd'hui, dans le présent immédiat, de bonnes raisons d'être là. Ils sont la vérité de chaque lieu : le conférencier à Chartres, une historienne américaine du planning familial aux États Unis, un employé du cimetière américain, le couple du mariage juif...

Mais ces rencontres incarnent également des événements qui ont eu lieu il y a soixante-dix ans. Chacun fournissait une clé sur l'histoire de mes parents. En même temps, chaque rencontre permettait aussi de sortir du cadre, d'échapper à la dictature du récit : dans chaque séquence, le documentaire nous entraîne ailleurs : le statuaire de l'art roman, l'histoire d'une femme qui pour s'émanciper devient rabbin, l'histoire d'une boîte retrouvée dans une maison Belge. Au premier abord c'est un détour, un accident. En fait ce sont des cadeaux.

Et je ramène les personnages dans le film : ils lisent un extrait du récit. Toutes et tous se sont prêtés au jeu. En confiance avec cette histoire si loin de leur présent.

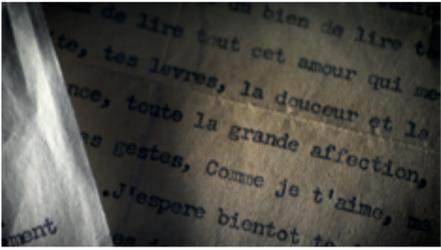
Votre film s'achève sur une allusion au Je me souviens de Perec en s'arrêtant sur une citation : « Je me souviens de l'émission de jazz de Sim Copans »...

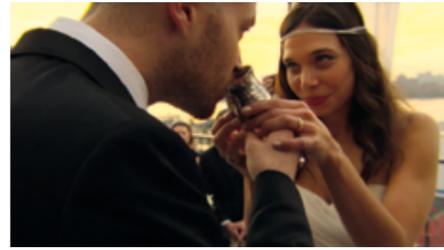
Oui... Dans la famille Copans c'est un livre culte ! Une ligne qui était la reconnaissance du travail à la radio de Sim Copans. C'est bien, une ligne !... Ça suffit. Mais retrouver ce livre a été pour moi une libération. J'ai su à ce moment là que mes souvenirs allaient prendre le relais du roman familial. A ce moment là du film, je nais. Je suis là. Je peux raconter à la première personne. D'où cette succession de plans pour égrainer mes souvenirs...

Mais Perec a une autre dimension. Celle de l'histoire littéraire : passer du roman à la liste, c'est une vraie rupture.

Avez-vous imaginé comment vos parents réagiraient à ce film ?

Je ne pense pas qu'ils auraient souhaité ce film. Ils étaient plutôt discrets. La famille vécue comme une coquille protectrice. Je me dis qu'ils vivraient ça comme une intrusion, une déformation abusive de leur propre vie. Mais il y a quand même cette accumulation obsessionnelle de leurs souvenirs. Ce n'était pas bien rangé, c'était dans le désordre, éparpillé. Mais tout était là, de la lettre de la librairie Lestrat à Soissons en 1932 au tract du concert des chœurs de l'armée Rouge à Colombes en 1945. Pourquoi avoir tout gardé - ces tonnes de photos et d'archives témoignant d'une époque ? Il fallait que quelqu'un s'en saisisse. Mon frère n'a aucun goût pour l'histoire familiale, en tout cas pour la rendre publique. Moi, il semble bien que je suis le chroniqueur officiel.





MARIE NIMIER SUR SA COLLABORATION AVEC RICHARD COPANS

« *Un amour* m'a permis de renouer avec un type d'écriture que j'affectionne, expérimenté dans mon roman *La Reine du silence* : écrire une histoire à partir d'éléments réels. Richard Copans m'a remis une série de documents sur sa famille : les lettres de Sim à Lucienne, des photos, des traces de leur engagement dans l'association « Peuple et culture ».

JAZZ

Mon père a fait des émissions de jazz à la radio pendant 50 ans, j'ai grandi avec le jazz, j'en écoutais tous les jours. J'ai assisté à beaucoup de très beaux concerts. J'ai été écouter Duke Ellington à la salle Pleyel, j'ai vu Coltrane. De façon naturelle, familiale, le jazz, c'est ma musique ! En 1976, mon père a créé le festival de jazz à Souillac, un festival qui a encore lieu chaque année, juste à côté de la maison où je vais en vacances. Voilà le premier élément, ce sont des données familiales. Mais il y a une deuxième raison, à savoir que depuis toujours, j'aime le documentaire. J'aime faire du documentaire parce que justement, j'aime faire un cinéma dont la forme s'improvise au moment où on la fait. On commence un plan et on ne sait pas comment il va se terminer, on peut commencer un film avec une idée et finalement faire différemment. Maintenant, j'ai une formule pour cristalliser cette idée-là : le documentaire, c'est le jazz du cinéma. Quand on y réfléchit, le cinéma de fiction a sa partition, il faut bien l'interpréter, bien le diriger. On peut lire le scénario avant, puis voir le film, et on se dit qu'en gros, ça ressemble. Le film documentaire non ! On peut lire un scénario, faire autre chose, filmer, monter autrement et au final, on ne pourra écrire le scénario qu'une fois le film fini. Ça, ça se retrouve évidemment dans le jazz, dans n'importe quel morceau de Charlie

J'ai été touchée par cette rencontre faite de séparations successives, par une sensualité qui n'était pas inscrite au départ. Une partie de mon travail a été d'introduire la notion de corps et d'érotisme dans leur relation : un fils ne peut pas rentrer dans la chambre de ses parents ; en tant qu'écrivain, c'était mon rôle. J'ai creusé la partie du récit consacré à Lucienne, en lui donnant une voix. Peu de documents sur sa vie : il y avait beaucoup à inventer sur son « personnage ». La fiction a rempli ses creux biographiques. Je pense que ce tressage entre fiction et biographie, voulu par Richard, a permis au film d'accéder à une vérité constituée de plusieurs points de vue, romanesque et, je l'espère, universelle. »

Marie Nimier.

Parker, de Don Cherry ou de Michel Portal. Vous aurez un thème, éventuellement un tempo. Mais la partition, vous ne l'aurez qu'à la fin de l'interprétation. Je pense qu'au fond, c'est parce que j'aime le jazz, que j'aime le documentaire. J'ai eu, depuis tout petit, cette culture de l'improvisation, l'idée qu'on commence un morceau dont on ne sait pas très bien où il va, ce qui n'enlève rien par ailleurs au travail qu'il y a derrière tout ça. Pour toutes ces raisons, c'est vrai que dans mes films, j'aime travailler avec des musiciens de jazz. J'aime le fait que le jazz vienne perturber les choses, donner une forme nouvelle au film. Dans *Un amour*, l'apport de la musique improvisée par Michel Portal et Vincent Peirani est fondamental. Une douce mélancolie, beaucoup de tendresse. Un feeling extraordinaire qui colore tout le film. J'avais filmé leur concert au festival de jazz de Souillac en 2013. Au moment du montage, j'ai posé un morceau sur les images. C'était magique. Ça marchait sur toutes les séquences. Avec la monteuse nous avons décidé d'une douzaine d'endroits pour les musiques. Pas des thèmes, ni des sentiments. Ils ont vu le film une fois, en projection. Et puis ils sont revenus enregistrer une journée en n'ayant rien préparé : ils n'ont rien regardé. On indiquait l'endroit dont ils avaient un vague souvenir. Ils ont absolument tout improvisé ! Ce sont des variations avec un feeling immense, portées par un couple d'instruments formidables : accordéon, clarinette et clarinette basse.

UNE LETTRE

Château de Colombières, 17 juillet 1944

Ma grande clarté aimée et mon fiston chéri. Il y a exactement 13 ans aujourd'hui, je me suis embarqué à New York pour la France pour la première fois. Je ne pouvais pas savoir que ce voyage allait changer toute ma vie. Tous mes projets, que je ne deviendrai jamais avocat, que je retournerai en France en 1938 pour y trouver ma Lucienne. Je ne savais pas non plus que je deviendrais amoureux de la France, que je l'aimerais comme une seconde patrie. Ma vie, c'est si beau. Notre amour, tu me manques tellement. Les bises, notre très grande et belle passion. Je me coucherai bientôt et par ma pensée je me mettrai dans tes bras pour sentir la magnifique volupté de ton corps chaud et aimant. Et vite, serre moi ma Lucienne. Vite, toutes nos caresses, surtout ta main aimée... ta voix aimée. Et vite je veux être profondément à toi, pour notre extase. Je ne veux pas quitter tes yeux, toute ta joie. Je t'aime tant ma Lucienne, et je suis avec toi. Ton Sim.

FIN DU SCÉNARIO 2010 : LA NUIT DE LA MÉMOIRE

(...)

A la puissance du désir documentaire, celle d'affronter le monde armé de ses souvenirs et de ses désirs, le texte oppose sa propre inertie. C'est un retour aux sources paradoxal : je dois adapter pour l'écran un texte littéraire que j'ai moi-même suscité. Comme si j'avais accompli 360° d'un grand cercle théorique, je suis revenu aux origines du projet :

Un récit solidement architecturé écrit avec la belle maîtrise d'un écrivain, avec ses rebondissements, son début et sa fin.

Et le désir d'une aventure documentaire où nul ne peut prédire la nature de chaque séquence et ce qu'elle produira

Affirmer les deux termes, c'est définir la vraie dynamique du film à venir : le refus d'une incarnation par des acteurs, le refus d'une illustration, d'une imagerie du passé. Non, le contraire : faire cogner les deux matériaux l'un contre l'autre, affirmer la puissance des deux termes pour mieux faire avancer le film et garder le spectateur à nos côtés.

C'est une histoire d'amour, avec toutes les figures romanesques que j'aime : prélude, rencontre, coup de foudre, séparation, retrouvailles, guerre, retrouvailles, choix de l'ancrage familial. Commencé à Soissons en 1932, le récit se terminera à Paris ou à Lanzac.

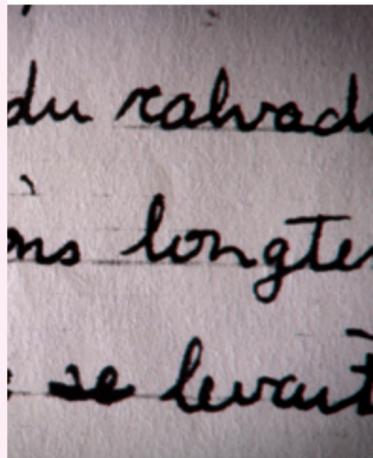
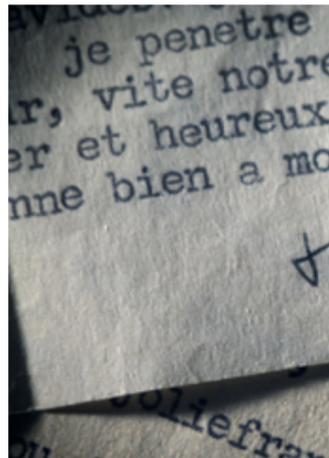
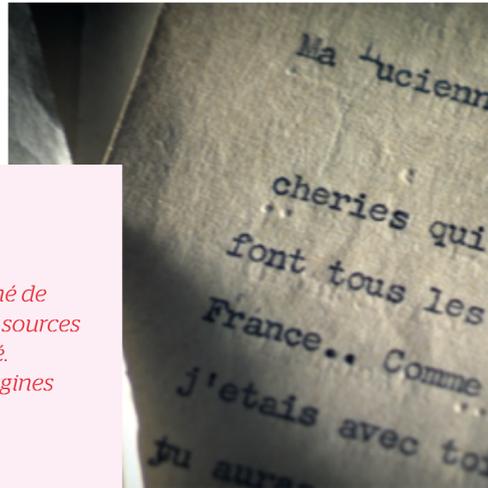
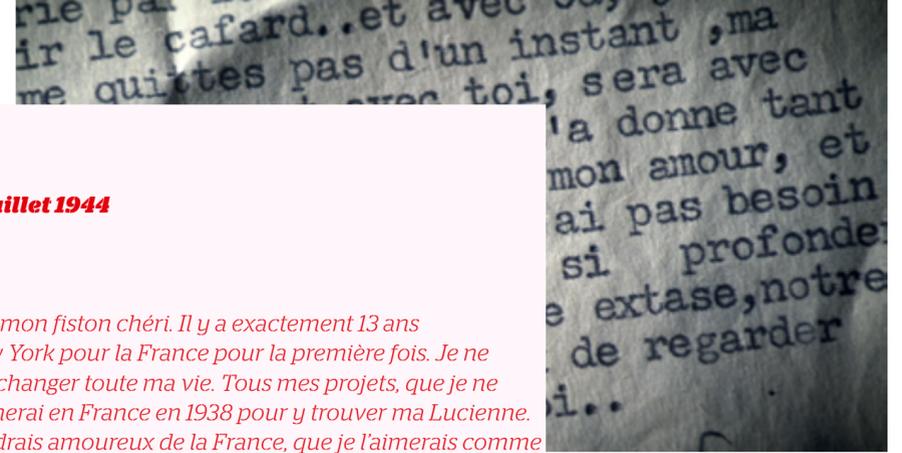
Le film est une enquête avec toutes les figures de l'enquête : le déplacement, la rencontre des informateurs, le filmage de l'Autre qui le constitue en personnage.

C'est une évocation, ou le dévoilement des traces et l'écriture tentent de ramener l'opacité de deux personnes aujourd'hui disparues. Le passé télescope le présent.

Autant de lignes de récit qu'il faut tresser ensemble. Un faisceau de trames suivant la même chronologie.

Je vois ces lignes comme des axes qui se croisent et délimitent la place du spectateur, cet espace de liberté où chacun pourra apprécier ce qui le sépare de ces héros de cinéma, Sim et Lucienne dont l'amour se nourrissait de la dureté du monde et de sa nécessaire transformation.

Comme dans tout travail du deuil, il y a le douloureux travail du tri. Ce qu'on va garder et transmettre, ce qu'on va oublier et qui sera perdu à tout jamais. Ce récit sera lacunaire bien sûr, mais je vois bien que j'essaie d'éviter à mes parents cette nuit pire que la mort, celle dont parle Homère, la nuit de la mémoire.



RICHARD COPANS

Après des études à l'IDHEC (section Prise de Vues) de 1966 à 1968, il crée le collectif CINELUTTE (1973-1978) qui produit et diffuse 8 films inscrits dans les luttes sociales et politiques des années 1970.

En 1984 il fonde Les Films d'ici.

En tant que producteur, il travaille avec des réalisateurs tels que Amos Gitai, Robert Kramer, Luc Moullet, Claire Simon, Danielle Dubroux, Gérard Courant, Marie-Claude Treilhou, Daniele Incalcaterra, Denis Gheerbrant... et produit près de 200 documentaires. Parallèlement, il est chef opérateur sur des longs métrages de fiction et de documentaires pour Robert Kramer, René Allio,

Nicolas Philibert, Stan Neumann, Danielle Dubroux, Renaud Victor... et réalise une vingtaine des documentaires pour la télévision.

Depuis 1994, il dirige avec Stan Neumann la collection Architectures sur Arte (62 films produits) dans le cadre de laquelle il réalise 30 émissions.

En 2002, il réalise Racines qui sort au cinéma.

Un amour (roman), coécrit avec Marie Nimier, est son deuxième long métrage documentaire à sortir en salle.

MARIE NIMIER

Depuis Sirène en 1985, Marie Nimier a publié douze romans aux éditions Gallimard (La girafe, L'hypnotisme à la portée de tous, Anatomie d'un cœur, Les Inséparables, Photo-Photo...). Elle a obtenu le prix Médicis en 2004 pour La Reine du silence.

Son dernier roman, publié en janvier 2013, s'intitule Je suis un homme.

Multipliant les expériences, elle écrit parallèlement des textes pour enfants, des pièces radiophoniques, des chansons, des pièces de théâtre (publiées chez Actes Sud-Papiers).

Elle contribue également à des spectacles musicaux, à des performances et autres lectures dansées.

Côté cinéma, Marie Nimier a coécrit avec Gilles Taurand le scénario de Dormez je le veux, réalisé par Irène Jouannet.

Elle a coécrit également le scénario d'un dessin animé, L'Ange tirelire, réalisé par Émile Bourget, et celui du premier film de Laura Schroeder, Barrage (tournage prévu été 2015). Avec Richard Copans, elle coécrit le scénario de Un amour (roman).

FICHE TECHNIQUE

Réalisation / Scénario	Richard Copans
Auteurs	Marie Nimier et Richard Copans
Voix	Dominique Blanc
Image	Richard Copans
Son/ Montage son	Sylvain Copans
Montage	Catherine Gouze
Mixage	Dominique Vieillard
Musique	Michel Portal et Vincent Peirani
Producteur exécutif	Anne Cohen-Solal
Producteurs	Serge Lalou & Richard Copans
Production	Les Films d'Ici
Avec la participation du	CNC
Et le soutien de	La région Midi-Pyrénées
Avec l'aide à la réécriture de	La Région Basse-Normandie
Une distribution	Shellac

WWW.SHELLAC-ALTERN.ORG



Les Films d'Ici présentent

UN AMOUR (ROMAN) un film de Richard Copans

avec la voix de Dominique Blanc

musique de Michel Portal et Vincent Peirani

90 min - DCP - 1.85 - Couleur - stéréo - France - 2014 - Visa n° 128.991

SORTIE NATIONALE 25 MARS 2015

dossier de presse et photos téléchargeables sur www.shellac-altern.org

Distribution Shellac

Friche La Belle de Mai
41 rue Jobin
13003 Marseille
Tél. 04 95 04 95 92
contact@shellac-altern.org

Programmation Shellac

Lucie Commiot
Tél. 01 78 09 96 65
Anastasia Rachman
Tél. 01 78 09 96 64
programmation@shellac-altern.org

Presse

Makna presse
Chloé Lorenzi - Audrey Grimaud
177 rue du Temple 75003 Paris
Tél. 01 42 77 00 16
info@makna-presse.com

